LUBIN *au Public.*

Lubin à ſon mariage
Vous invite ſans façon.

ANNETTE.

Venez voir notre ménage,
Comme amis de la maiſon.
Pour nous quel bonheur s'apprête,
Si de nous vous faites cas!
Ah!
Il n'eſt point de fête,
Quand vous n'en êtes pas.

FIN.

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monſeigneur le Lieutenant-Général de Police, *Annette & Lubin*, Comédie, & je crois que cette Piece, délicatement écrite, fera plaiſir au Lecteur. A Paris, ce 12 Février 1760.

MARIN.

SYLVAIN,

COMÉDIE

EN UN ACTE, MÊLÉE D'ARIETTES.

Par M. MARMONTEL, *de l'Académie Françaiſe.*

La Muſique eſt de M. GRÉTRY.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 19 Février 1770.

A PARIS,

Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

ACTEURS.

DOLMON pere.

DOLMON fils aîné, ſous le nom de Sylvain.

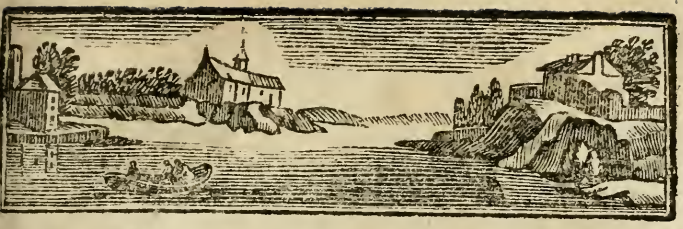
DOLMON, fils cadet.

HÉLENE, femme de Sylvain.

PAULINE & LUCETTE, filles de Sylvain & d'Hélene.

BAZILE, jeune Villageois.

L'action ſe paſſe devant une maiſon de Payſan, vis-à-vis de laquelle eſt un petit bois.



SYLVAIN,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

SYLVAIN, *en Payſan chaſſeur, un fuſil à la main,* HELENE.

HELENE.

DIs-moi donc, mon ami, dis-moi ce qui t'afflige.
Tu te caches de moi : tu crains que je n'exige
Un aveu que ton cœur laiſſeroit échapper.

SYLVAIN.

Ma femme, ce n'eſt rien; non, ce n'eſt rien, te dis-je.
La chaſſe va me diſſiper.

HELENE.

Au moment de donner ta fille
Au fils d'un ſimple Villageois,
Tu te rappelles, je le vois,
Ta naiſſance, & les biens dont jouit ta famille.
Je t'ai coûté bien cher !

SYLVAIN.

J'ai fait ce que j'ai dû.
Tu me tiens lieu de tout, & je n'ai rien perdu.
Je te donnai ma foi ſans l'aveu de mon pere :
Voilà ma ſeule faute : il m'en a trop puni ;
Il m'a déshérité, banni,

Laiſſé tomber dans la miſere ;
Mais eût-il été plus ſévere,
D'indiſſolubles nœuds avec toi m'ont uni ;
Et mon cœur les chérit autant qu'il les révere.
Quant à ce mariage entre nous réſolu,
Je ſuis loin d'en rougir. Eh ! que fait la naiſſance ?
A-t-elle un plus beau titre, un droit plus abſolu,
Que le titre & les droits de la reconnoiſſance ?
Je dois tout à ces bonnes gens.
Quand mes mains au travail n'étoient point endurcies ;
Leurs généreuſes mains ont labouré nos champs :
Je n'ai vu que par eux nos peines adoucies.
Moi, mes enfans, toi-même, inconnus, délaiſſés,
Avant d'avoir appris à travailler pour vivre,
Nous périſſions ; leurs ſoins, leurs ſecours empreſſés,
Dans notre ſolitude ont bien voulu nous ſuivre :
J'ai trouvé chez eux la pitié,
Mais la pitié ſans honte, & ſi noble & ſi tendre,
Et ſi ſemblable à l'amitié,
Que mon cœur a pu s'y méprendre.

HELENE.

Non, pour eux, mon ami, tu ne peux faire aſſez.
Mais ne me laiſſe pas dans mon inquiétude.
J'ai de ta confiance une douce habitude ;
Je l'ai depuis quinze ans paſſés.

AIR.

Nos cœurs ceſſent de s'entendre !
Lequel des deux eſt changé ?
Ah ! ton pere eſt-il vengé ?
Nos cœurs ceſſent de s'entendre !
Lequel des deux eſt changé ?
Non, ce n'eſt pas le plus tendre,
Non, non, ce n'eſt pas le mien.
Ah ! je tremble. Eſt-ce le tien ?
Quand ma main ſéchoit tes larmes,
Quand ta main ſéchoit mes pleurs,

Tout avoit pour nous des charmes ;
Oui, tout, juſqu'à nos malheurs.

Nos cœurs ceſſent de s'entendre, &c.

SYLVAIN.

Non, ma confiance eſt la même ;
Mais il eſt ſi cruel d'affliger ce qu'on aime !

HELENE.

Afflige-moi plutôt, mais ne me cache rien.

SYLVAIN.

Il faut t'obéir. Tu ſçais bien
Quel étoit le Seigneur de la terre où nous ſommes ;
Juſte & bon, il aimoit les hommes ;
Du pauvre Laboureur il étoit le ſoutien.
» Mes enfans, diſoit-il, je veux que dans ma terre
» L'homme recueille en paix les fruits qu'il a ſemés ;
» Les animaux vous font la guerre ;
» Vous ne ſerez point déſarmés.
» Que chacun dans ſon champ ſe garde & ſe défende ;
» Je cede à tous les mêmes droits :
» Je veux qu'ici l'on ne dépende
» Que de Dieu, du Prince & des Loix.
C'eſt ainſi que penſoit cet homme reſpectable.

HELENE.

Hé bien ?

SYLVAIN.

Nous le perdons.

HELENE.

Ah ! je ſens, comme toi,
Que c'eſt un malheur véritable.

SYLVAIN.

C'en eſt un, chere Hélene, oui, c'en eſt un pour moi.
Dans ſa terre aujourd'hui ſçais-tu qui lui ſuccede ?
Mon pere.

HELENE.

Juſte Ciel !

SYLVAIN.

C'eſt à lui qu'il la cede :

Mon frere en ſera poſſeſſeur.
Je ne l'ai vu qu'en ſon bas âge ;
Mais des bontés d'un pere indigne raviſſeur,
Et faiſant de ſes dons le plus honteux uſage,
Il a de ſes vieux ans corrompu la douceur ;
Et par ſon arrogance il eſt, dans le Village,
Annoncé comme un oppreſſeur.
Il arrive avec faſte, il commande, il menace ;
On dit même qu'il veut interdire la chaſſe.

HELENE.

Qu'allons-nous devenir ?

SYLVAIN.

Nous nous aimons toujours.
Quel que ſoit notre aſyle, avec un peu de peine,
Nous aurons encor de beaux jours :
Raſſure-toi, ma chere Hélene.
Marions notre fille ; & ſur-tout n'allons pas
Affliger nos amis au moment de la fête.
Donne à la pauvreté l'air d'une aiſance honnête.
Je vais chaſſer pour le repas.

HELENE.

Tu reviendras bientôt ?

SYLVAIN.

Je ne vais qu'à deux pas.
(*Elle rentre dans la maiſon*)

SCENE II.

SYLVAIN *ſeul, la ſuivant des yeux.*

QUe l'amour donne de courage !
Le travail, l'indigence, elle a tout enduré,
Et jamais un moment elle n'a murmuré.
Mais lui ferai-je encore eſſuyer cet orage ?
Non, il vaut mieux nous éloigner :
Ici tout me feroit connoître ;

Je ſerois découvert, & je veux m'épargner
La honte & la douleur de l'être.

AIR.

Je puis braver les coups du ſort ;
Mais non pas les regards d'un pere.
Pour m'expoſer à ſa colere,
Non, mon cœur n'eſt pas aſſez fort.
La nature en vain me rappelle ;
Je ſens une frayeur mortelle
Repouſſer mon cœur gémiſſant.
Pour un fils ſenſible & rebelle,
Un pere eſt un Dieu menaçant.
Je puis braver, &c.

Bois naiſſans, que je plantai ;
Champ, que j'ai rendu fertile,
Humble toit, que j'habitai,
Humble toit, qui fus l'aſyle
De l'amour & de la paix ;
Quoi ! vous quitter pour jamais !
Oui : loin de vous je m'exile.
Je puis, &c.

SCENE III.

HELENE, PAULINE, LUCETTE.

(*Lucette porte deux chaiſes, l'une pour ſa mere, & l'autre pour ſa ſœur : elle les place à l'ombre du bocage.*)

HELENE *à Pauline.*

TE voilà fort bien miſe.

HELENE.

Et moi, ma mere ?

HELENE *à Lucette.*

Auſſi.

(*à Pauline.*)

Ton futur va venir ; aſſeyons-nous ici :
En l'attendant, parlons de lui, ma fille.

(*Hélene & Pauline s'aſſeyent, & Lucette ſe tient debout.*)

Compagne d'un époux, & mere de famille,

(*A Lucette.*)

Tu dois ſçavoir... Ceci pourroit vous ennuyer;
Laiſſez-nous.

LUCETTE.

Ah! maman, pourquoi me renvoyer?
Ce qu'elle doit ſçavoir, il faut que je l'apprenne:
Ce ſeroit pour vous double peine;
Et la même leçon ſervira pour nous deux.

HELENE.

Hé bien, demeure, tu le peux.
Ton pere a fait, Pauline, un choix bien eſtimable!
Une famille honnête, un mari jeune, aimable,
Je crois même aſſez amoureux:
Tout cela te promet le ſort le plus heureux.
Mais ne te laiſſe pas ſéduire
A ce bonheur, ſouvent fragile & paſſager:
C'eſt comme les fleurs d'un verger;
Et tu ſçais que pour les détruire,
Il ne faut qu'un ſouffle léger.

AIR.

Ne crois pas qu'un bon ménage
Soit comme un jour ſans nuage:
Le meilleur, même au Village,
A ſes peines, ſes ſoucis.
Mais les graces de ton âge
Les ont bientôt éclaircis.
L'homme eſt fier, il eſt ſauvage;
Mais dans un doux eſclavage,

Quand

Quand c'eſt l'amour qui l'engage,
Il perd toute ſa fierté,
Il renonce à ſon empire.
C'eſt en vain qu'il en ſoupire;
Un regard ſçait le ſéduire;
Il ne faut, pour le réduire,
Qu'un ſouris de la beauté.
Une femme jeune & ſage
A toujours tant d'avantage!
Elle a pour elle en partage
L'agrément & la raiſon:
Douce humeur & doux langage,
Font la paix de la maiſon.

LUCETTE.

Je retiens vos leçons, maman; je les ſuivrai:
Car j'aurai mon tour, je l'eſpere;
Et lorſque mon mari ſera bien en colere,
Au lieu de me fâcher, je le careſſerai.
Je crains bien que ma ſœur ne ſoit pas ſi docile!

HELENE.

Pourquoi donc?

LUCETTE.

Ce pauvre Bazile!
Hier encore ils étoient brouillés.

HELENE *en ſe levant.*

Que dites-vous, petite fille?

PAULINE.

Ma ſœur, comme vous babillez!

LUCETTE.

Oui, je ſçais bien que je babille,
Quand je vous dis vos vérités.

PAULINE.

N'en croyez rien, maman: nous nous ſommes quittés
Fort bons amis.

LUCETTE.

Vraiment! il a l'ame ſi bonne,
Qu'il cede quand vous réſiſtez;

Et c'eſt toujours lui qui pardonne.

HELENE.

De quoi s'agit-il?

PAULINE.

Bazile, hier au ſoir,
Au retour des champs, vint me voir,
Comme vous ſçavez; lui, ma ſœur & moi, nous fimes
Dans le jardin cinq ou ſix tours;
Et puis, maman, nous nous aſſimes;
Et puis...

LUCETTE.

Et puis, & puis! voilà bien des détours!
Il lui parla de ſes amours;
Il voulut ſçavoir d'elle-même
S'il avoit ſçu lui plaire; il ne lui demandoit
Que trois petits mots: *je vous aime*;
Son bonheur, diſoit-il, ſa vie en dépendoit;
Hé bien, jamais ma ſœur ne voulut les lui dire.

PAULINE.

Le devois-je, ma ſœur? maman ſçait bien que non.

LUCETTE.

Maman vous dit, par un ſourire,
Qu'elle-même l'eût trouvé bon.
Voyez un peu le beau myſtere!
C'eſt bien la peine de lui taire
Ce qu'il peut voir à tout moment?

PAULINE.

Quoi, ma ſœur?

LUCETTE.

Oui, ma ſœur, croyez qu'il vous devine;
Et moi, qui ne ſuis pas bien fine,
Je l'ai vu cent fois clairement.

PAULINE.

Vous l'avez vu, ma ſœur?

LUCETTE.

Oui, je l'ai vu.

HELENE.

Comment?

LUCETTE.

AIR.

Je ne ſçais pas ſi ma ſœur aime;
Mais ſi jamais je ſuis de même,
Je dirai bien, *c'eſt de l'amour.*
Oui, c'eſt auſſi clair que le jour,
Tout auſſi clair que le jour.
Il eſt abſent, elle eſt plaintive,
Et dans ſes yeux l'ennui ſe peint;
Mais à peine il arrive,
Une rougeur plus vive
Éclate ſur ſon teint.
Son cœur ému, ſa voix craintive,
Ses yeux baiſſés,
Tout dit aſſez,
Tout dit aſſez que ma ſœur aime;
Et ſi jamais je ſuis de même,
Je dirai bien, *c'eſt de l'amour.*
C'eſt auſſi clair que le jour,
Tout auſſi clair que le jour.
Le plus joli bouquet,
Si c'eſt moi qui le cueille,
D'un air diſtrait
Elle l'effeuille,
Soit la roſe ou l'œillet;
Mais de ſimples barbeaux,
Si c'eſt lui qui les donne,
Elle en fait ſa couronne.
Ah! ma ſœur, qu'ils ſont beaux!
Tout la trahit, tout dit qu'elle aime,
Et ſi jamais je ſuis de même,
Je dirai bien, *c'eſt de l'amour.*
C'eſt auſſi clair que le jour,
Tout auſſi clair que le jour.

Oui, maman, oui ſans ceſſe elle en eſt occupée.

Par aucun autre ſoin elle n'eſt diſſipée.
A propos de la pluie, à propos du beau temps,
Elle en parle à tous les inſtans.
S'il fait beau, par exemple, elle penſe à Bazile:
C'eſt pour lui tout exprès que ce beau jour a lui.
Et s'il vient à pleuvoir, elle n'eſt pas tranquille:
Bazile eſt dans les champs, aura-t-il un aſyle?
Il ſemble, en vérité, qu'il ne pleut que ſur lui.

HELENE.

Pauline, qu'en dis-tu? parle-moi ſans myſtere.
Tu le ſçais, je ſuis bonne mere.
Eſt-ce bien l'époux qu'à plaiſir
Ton cœur auroit voulu choiſir?

PAULINE.

AIR.

Hé! comment ne pas le chérir?
Il fait ſon bonheur de vous plaire.
C'eſt en me parlant de mon pere,
En me diſant qu'il vous révere,
Que Bazile a ſçu m'attendrir.
Hé! comment ne pas le chérir?
Il fait ſon bonheur de vous plaire.
C'eſt par vos yeux que je le vis,
Je puiſai l'amour dans votre ame.
Vous l'avez nommé votre fils;
N'eſt-ce pas me nommer ſa femme?

Hé! comment, &c.

HELENE.

Tu me combles de joie: oui, Bazile mérite
De ton pere & de moi le plus tendre retour.
Sa récompenſe eſt ton amour,
Et c'eſt ton cœur qui nous acquitte.

SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, BAZILE.

BAZILE.

TOut le Village me l'envie.
C'eſt un amour, une folie !
Chacun voudroit l'avoir à ſoi.
Et moi je dis : *Elle eſt à moi*,
Elle eſt à moi, c'eſt pour la vie,
Son cœur va me donner ſa foi.
Ah ! que mon ame eſt ravie !
Elle eſt à moi, c'eſt pour la vie,
Son cœur va me donner ſa foi.
Chere Pauline ! & vous, ſa mere !
Et vous, ſa ſœur !
Et vous, ſa mere !
Et vous, ſa ſœur !
Sentez-vous bien tout mon bonheur ?
Où donc eſt allé ſon pere ?
Ah ! c'eſt lui, c'eſt ce bon pere,
C'eſt lui qui lit dans mon cœur.
Dès à préſent vienne l'ouvrage,
Le labourage,
Les moiſſons,
Les vents, la pluie & l'orage,
Les chaleurs & les glaçons ;
Pour tout cela j'ai du courage :
Aux cœurs contens
Tout eſt bon temps ;
L'hiver, l'été, tout eſt printemps.

Tout le Village me l'envie, &c.

HELÈNE.

Tu n'es donc plus fâché ?

BAZILE.

De quoi ?

HELENE.

Mais du refus
Qu'elle t'a fait, dit-on, d'avouer qu'elle t'aime.

BAZILE.

Ah ! pardon ; j'avois tort moi-même ;
Oui, j'avois tort ; j'en suis confus.
J'aurois dû ménager cette pudeur extrême,
Et je sens que je dois l'en aimer encor plus.

HELENE.

Dans sa simplicité que la nature est belle !
Va, c'est aussi trop bien penser,
Bazile, & c'est à moi de t'en récompenser.
Elle t'aime.

BAZILE.

Elle m'aime !

HELENE.

Et je le dis pour elle.
Mes enfans, qu'il est doux de vous unir !
Mais ton pere ? bientôt ne vá-t-il pas venir ?

BAZILE.

Mon pere, il est fâché, je ne puis vous le taire.
Il a passé chez le Notaire,
Il a lu le contrat, il en est mécontent,
Et le fait sous ses yeux corriger à l'instant.

HELENE.

Que dis-tu là ?

BAZILE.

Sylvain nous a fait une injure.
Quoi ! sans nous dire un seul mot,
Il se dépouille, il donne à sa fille une dot !
Il nous croit donc l'ame bien dure.

HELENE.

N'est-il pas juste ?

BAZILE.

Non, ce n'est pas en agir
En ami véritable. Il nous a fait rougir.

Paſſe encor s'il étoit plus riche que mon pere ;
Mais ſe priver d'un bien dont n'avons que faire !
Ai-je beſoin d'être payé
Pour épouſer celle que j'aime ?
Non, ſa dot eſt ſon cœur ; ſon bien, c'eſt elle-même ;
Nous vous quittons du reſte, & l'article eſt rayé.

HELENE *attendrie.*

Ma fille !

BAZILE.

Grace au Ciel, je ſuis jeune & robuſte ;
Nos champs, ſont bons, la terre y répond au labeur ;
Que nous faut-il de plus ? Non, cela n'eſt pas juſte.
Gardez, gardez vos biens pour la petite ſœur.

LUCETTE.

Le bon frere !

BAZILE.

N'ayez pas peur
Que jamais rien manque à ma femme.

PAULINE.

Ah ! Bazile, quels droits n'as-tu pas ſur mon ame !

D U O.

BAZILE.

Avec ton cœur, s'il eſt fidele,
Qu'aurai-je encore à deſirer ?

PAULINE.

Si tu ne veux qu'un cœur fidele,
Tu n'as plus rien à deſirer.
Ce cœur t'attend.

BAZILE.

Le mien l'appelle.

ENSEMBLE.

Il eſt à { moi / to } { ce cœur fidele.
Qu'amour a bien ſçu m'inſpirer !

Oui, c'eſt pour t'adorer
Que je veux reſpirer.

BAZILE.

Il eſt à moi ce cœur fidele :
Je n'ai plus rien à deſirer.

PAULINE.

Mais les ſoins, les travaux pénibles
Ne vont-ils pas troubler d'heureux loiſirs ?

BAZILE.

Non, ils rendront plus ſenſibles
Les doux inſtans de nos plaiſirs.

ENSEMBLE.

Que la peine qu'amour partage
Eſt un poids léger pour l'amour !
Heureux le ſoir de revoir { ton / ſon } ménage,
Oubliras-tu les { fatigues du jour ?
Se ſouvient-on des
Le ſoir, au ſein d'un doux ménage,
Nous oublirons les fatigues du jour.

SCENE V.

SYLVAIN, *les précédens & trois Gardes.*

SYLVAIN *avec ſon fuſil.*

REntrez, n'ayez pas peur.

HELENE.

Qu'avez-vous ?

PAULINE & LUCETTE.

Ah ! mon pere.

SYLVAIN *à Bazile.*

Amene-les.

HELENE.

HELENE.

Je tremble.

PAULINE *à Lucette.*

Il paroit en colere !

BAZILE.

Quelqu'un vous attaque ?

SYLVAIN.

Oui, des Gardes sur mes pas.
Laisse-moi seul, te dis-je, & ne t'expose pas.

(*Bazile entre dans la maison, & revient sur la Scene une hache à la main. Les Gardes armés chacun d'un fusil, occupent le côté du bois ; Sylvain & Bazile le côté de la maison. Les femmes sont au milieu du Théatre.*)

SEPTUOR.

LES GARDES.

Arrête ! mets bas les armes.
Rends-toi, sans quoi
C'est fait de toi.

LES FEMMES.

Soyez touchés de nos larmes.

SYLVAIN & BAZILE.

Moi ! mettre bas les armes !
Non, non, je vous attends.
Le premier qui s'avance,
A mes pieds je l'étends.

LES FEMMES.

O Ciel ! prends sa défense.
Hélas ! hélas !
Ne tirez pas.

LES GARDES.

Quoi ! tu fais résistance ?

SYLVAIN.

Je me défends.

BAZILE.

Je le défends.

LES GARDES.

Tu te défends !

LES FEMMES.

Ayez pitié de ſes enfans.
O Ciel ! prends ſa défenſe.
Hélas ! hélas !
Ne tirez pas.

LES GARDES.

Ne nous réſiſtez pas.

SYLVAIN & BAZILE.

Ne nous approchez pas.
Le premier qui s'avance,
A mes pieds je l'étends.

LES FEMMES.

O Ciel ! prends ſa défenſe.
Quoi ! tu fais réſiſtance ?
Cede, cede, il eſt temps.

SCENE VI.

DOLMON fils, *& les précédens.*

DOLMON fils.

L'A-t-on pris enfin ?... Le voilà.
(Aux Gardes.)
Quoi ! lâches, que faites-vous là ?
Et quelle frayeur vous arrête ?

SYLVAIN.

Alte-là, jeune homme, alte-là.
De tous leurs mouvemens tu réponds ſur ta tête.

DOLMON fils, *aux Gardes.*

Attendez, laiſſez-moi lui parler un moment.

SYLVAIN.

Soit, approche; mais ſeul, & point d'emportement.

DOLMON fils.

Tu chaſſois ? de quel droit ?

SYLVAIN.

Du droit de la nature,
Qui ne veut pas que nos moiſſons,
Ces fruits d'une lente culture,
Soient impunément la pâture
Des animaux que nous chaſſons.
Si le nouveau Seigneur nous en fait la défenſe,
J'obéirai tout le premier.

DOLMON fils.

Il doit te ſuffire, je penſe,
Que ſon fils & ſon héritier
Te l'interdiſe, & s'en offenſe.

SYLVAIN.

Vous ! ſon héritier !

DOLMON fils.

Moi. Tu ne me connois pas?

SYLVAIN.

Vous vous faites aſſez connoître.

DOLMON *d'un ton plus haut.*

Tu me connoîtras mieux.

SYLVAIN.

Peut-être.
En attendant, parlez plus bas.
Vous ne ſçavez pas qui nous ſommes.
Soyez plus prudent & plus doux,
Et ne mépriſez pas des hommes
Qui peuvent valoir mieux que vous.

DOLMON fils.

Je réprimerai cette audace.
Mon pere n'eſt pas loin; tu vas bientôt le voir.

SYLVAIN *à part.*

Son pere !

DOLMON fils.

Il te fera rentrer dans ton devoir.
(*Il ſort.*)

SCENE VII.

SYLVAIN, HELENE, PAULINE, LUCETTE, BAZILE.

SYLVAIN *à part.*

CHere Hélene, tu viens d'entendre ſa menace.
(*A ſes filles.*)
Mes enfans, laiſſez-nous.

(*Pauline & Lucette rentrent dans la maiſon. Bazile s'en va de l'autre côté, ayant l'air de ſuivre des yeux le jeune Dolmon & les Gardes.*)

SCENE VIII.

SYLVAIN, HELENE.

SYLVAIN.

MOn pere!... où me cacher?

HELENE.

Ah! de mes bras, ſans doute, il viendra t'arracher.

DUO.

HELENE.
Dans le ſein d'un pere
Ton cœur va voler.
SYLVAIN.
Au nom de mon pere,
Je me ſens troubler.

ENSEMBLE.

SYLVAIN.
Mais dût sa colere
Cent fois m'accabler ;
T'aimer fut mon crime,
Je suis la victime
Qu'il doit s'immoler.

HELENE.
Je vois sa colere
Sur moi s'exhaler ;
M'aimer fut ton crime,
Je suis la victime
Qu'il va s'immoler.

HELENE.
D'un nœud plein de charmes
Il vient t'affranchir.

SYLVAIN.
Il peut à nos larmes
Se laisser fléchir.

HELENE.
Sa voix menaçante
Dira : *Sois soumis.*

SYLVAIN.
Ma voix gémissante
Dira : *J'ai promis.*

ENSEMBLE.
O mon bien suprême !
Moitié de moi-même !

HELENE.
Je tremble.

SYLVAIN.
J'espere.

HELENE.
Qu'un Juge.

SYLVAIN.
Qu'un pere.

HELENE.
Qu'un Juge terrible.

SYLVAIN.
Qu'un pere sensible.

HELENE.
N'ait pour moi la rigueur

De m'arracher ton cœur.

SYLVAIN.

N'aura pas la rigueur
De m'arracher ton cœur.

HELENE.

Si ton cœur chancele,
Pour m'être fidele,
Penſe à nos enfans.

SYLVAIN.

Ta crainte me bleſſe.
Je ſens ma foibleſſe;
Mais tu m'en défends.

HELENE.

Que leur tendre mere,
Qui t'aima toujours,
Te ſoit toujours chere.

SYLVAIN.

Oui, toujours plus chere
Qu'en nos plus beaux jours.

ENSEMBLE.

O mon bien ſuprême!
Moitié de moi-même!

HELENE.

Je tremble.

SYLVAIN.

J'eſpere.

HELENE.

Qu'un Juge.

SYLVAIN.

Qu'un pere.

HELENE.

Qu'un Juge terrible.

SYLVAIN.

Qu'un pere ſenſible.

HELENE.

N'ait pour moi la rigueur
De m'arracher ton cœur.

SYLVAIN.

N'aura pas la rigueur
De m'arracher ton cœur.

ENSEMBLE.

L'amour & la foi
M'unit avec toi.
Ciel, en ta préſence
Je formai ces vœux.
O Ciel ! de nos feux
Tu voix l'innocence.
Eſt-il de puiſſance
Qui rompe ces nœuds ?

SYLVAIN.

Mais à ce combat ſi pénible,
Ma femme, pourquoi m'expoſer ?
C'eſt à toi... tu n'es pas connue ; il eſt poſſible
Que mon pere à ta voix ne ſoit pas inſenſible.
Oui, ſans moi, mieux que moi tu ſçauras l'appaiſer.

SCENE IX.

BAZILE, SYLVAIN, HELENE.

BAZILE.

NE voilà-t-il pas que le pere
Va nous faire encor du chagrin.

HELENE.

Tu l'as donc vu, Bazile ? Eſt-il bien en colere ?

BAZILE.

Hé ! vraiment, c'eſt lui que je crains.
Comme il a l'air triſte & ſévere !
Il ſe promenoit tout là-bas ;
J'étois loin, je voyois ; mais je n'entendois pas.

Son fils lui parloit ; voici comme
(Il imite la contenance du pere.)
Il l'écoutoit. Vers le Château
Il a renvoyé le jeune-homme ;
Et tout seul, il a pris le chemin du côteau.

SYLVAIN.

Je vais donc le voir !

BAZILE.

Tout-à-l'heure.

SYLVAIN.

Mon ami, laisse-nous.

BAZILE.

Qui ? moi ! non, je demeure.

SYLVAIN.

Laisse-nous. Va trouver mes enfans. Je te suis.
(Bazile entre dans la maison.)

SCENE X.

HELENE, SYLVAIN.

SYLVAIN.

HÉlene, mon cœur se déchire.

HELENE.

Courage, mon ami.

SYLVAIN.

Non... je sens... je ne puis...
Fais tout ce que l'amour t'inspire.
Pour moi, je ne sçais où je suis.

SCENE XI.

HELENE *seule.*

RÉCITATIF OBLIGÉ.

IL va venir. Je dois l'attendre.
Je dois paroître devant lui
Seule, tremblante, & ſans appui....
Ah ! je frémis. Je crois entendre
Le cri de la nature élevé dans ſon cœur.
» Venge-toi, la voilà, c'eſt elle
» Qui t'a privé d'un fils, qui l'a rendu rebelle.
» C'eſt elle qui fait ton malheur...
Pardonne, ô mon Juge ! ô mon pere !
J'étois jeune & ſenſible, & ton fils m'adoroit.
Le fol amour nous égaroit.
Mes enfans ſont les tiens : ne punis que leur mere...
En les voyant il les plaindra ;
Pour eux ſon cœur s'attendrira...

AIR VIF.

Vaine apparence !
Songe inſenſé !
Non, non, pour moi plus d'eſpérance.
Non, non, je l'ai trop offenſé.
Qu'il abandonne
Ses droits trahis !
Qu'il me pardonne
Ses jours flétris !
Et qu'il couronne
Des nœuds proſcrits !
Vaine apparence !
Songe inſenſé !

Non, non, pour moi plus d'eſpérance.
Non, non, je l'ai trop offenſé.

SCENE XII.

HELENE, PAULINE, LUCETTE.

PAULINE.

MOn pere vers vous nous renvoie;
Maman; de ſa douleur il paroît oppreſſé.

LUCETTE.

Il ſe cache en pleurant, de peur qu'on ne le voie.

PAULINE.

Seroit-il encore menacé?

HELENE.

Oui, mes enfans. Son Juge & ſon Maître, & le nôtre,
Va paroître à l'inſtant. Songez bien l'une & l'autre
Que notre ſort dépend de lui.
Tombez à ſes genoux, implorez ſon appui.

SCENE XIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, DOLMON pere.

HELENE, PAULINE & LUCETTE.

AH! Monſeigneur.

DOLMON pere.

Que vois-je? Êtes-vous la famille
De ce Chaſſeur audacieux?

HELENE.

Je ſuis ſa femme.

PAULINE & LUCETTE.

Et moi ſa fille.

HELENE.

Il eſt criminel à vos yeux ;
Mais pour vous appaiſer, il n'eſt rien qu'il ne faſſe.
Aux pleurs de ſes enfans laiſſez-vous émouvoir.
C'eſt un pere, un époux, c'eſt notre unique eſpoir.

DOLMON pere.

Sçavez-vous qu'à l'excès il a porté l'audace.
Quoi ! c'eſt peu de ſe révolter ;
Il menace mon fils ! il oſe l'inſulter !

HELENE.

Accablé de votre colere,
Son malheur eſt de vous déplaire ;
Son crime eſt de vous affliger.
Mais daignez nous entendre avant de nous juger.
La chaſſe étoit permiſe avant votre défenſe ;
Et dans la bonne foi...

DOLMON pere.

C'eſt là ſa moindre offenſe.

HELENE.

Ah ! je le ſçais. Plus doux, plus humble en ſon malheur,
Il devoit ſe défendre avec moins de chaleur.
Mais dans le repentir dont ſa faute eſt ſuivie,
Il vous dira : *Prenez ma vie,*
Elle eſt à vous.

DOLMON pere.

Ma bonne, en vous tout me confond,
Cet air, ce maintien, ce langage...
Vous n'êtes pas née au Village...
Et ce ſilence m'en répond.
Oui, tout en vous annonce une femme bien née.

HELENE.

Je le ſuis.

DOLMON pere.

Quelle deſtinée
A donc pu vous réduire à cette obſcurité ?

HELENE.

Un malheur bien étrange, & bien peu mérité.
Mais ſous cet humble toit, où je ſuis confinée,

J'avois trouvé la joie & la tranquillité ;
Et si j'avois fléchi votre cœur irrité,
J'y serois encor fortunée.

DOLMON pere.

Laissons-là ma colere, & parlons du malheur
Qui vous poursuit.

HELENE.

Il est oublié, s'il vous touche.
Non, vous n'entendrez point de plainte de ma bouche.
Le bonheur est par-tout : sa source est dans le cœur.
Ici, dans une paix profonde,
Mon époux, mes enfans, voilà pour moi le monde.
Soumis avec constance à son sort rigoureux,
Mon époux a trouvé des amis généreux :
Ils l'ont aidé. Le temps, le besoin, l'habitude
Ont façonné ses mains aux travaux les plus durs.
D'élever mes enfans, moi j'ai fait mon étude.
De tendres soins mêlés de peu d'inquiétude,
Un repos, un sommeil, un réveil doux & sûrs,
Ce sont là nos plaisirs dans cette solitude.
Il en est de plus vifs, mais non pas de plus purs.

DOLMON pere.

Hélas ! que je vous porte envie !
Vous goûtez, croyez-moi, les vrais biens de la vie.
Vous régnez sur des cœurs que vous avez formés ;
Vous aimez vos enfans, vous en êtes aimés ;
(*bas.*)
Et moi !... j'ai des enfans ; mais, trop malheureux pere
L'un est perdu pour moi, l'autre me désespere.
(*haut.*)
Ah ! j'ai bien des chagrins !

HELENE.

Je les partagerai.

DOLMON pere.

En vous faisant du bien je les adoucirai.
Vos filles approchent de l'âge
Où l'on s'établit ; pensez-vous
A les marier au Village ?

HELENE.

Oui, l'aînée eſt promiſe : elle aura pour époux
Le fils d'un voiſin qui nous aime.
Sans ce qui vient de ſe paſſer,
Ils s'épouſoient aujourd'hui même.
Mon mari, pour la noce, étoit allé chaſſer.

DOLMON pere.

Et c'eſt moi qui trouble la fête !
Pardon : j'ai mal fait d'écouter
Un jeune homme imprudent, dont je connois la tête.
(*à Pauline.*)
Ma fille, je veux vous doter.

HELENE & PAULINE.

Ah ! Monſeigneur.

LUCETTE.

Et moi, Monſeigneur ?

DOLMON pere, *à Lucette.*

Oui, j'eſpere,
Mon enfant, vous doter auſſi,
Quand vous aurez quinze ans.

LUCETTE.

Je ne tarderai guere.

DOLMON pere.

Je vous le promets.

LUCETTE.

Grand merci.

DOLMON pere.

Oui, je veux leur ſervir de pere.

HELENE *avec tranſport.*

Ah ! mes enfans.

(*Elles tombent à ſes pieds.*)

DOLMON pere *les releve.*

C'eſt trop pour de légers bienfaits.
(*à part.*)
Leur ſenſibilité m'arrache auſſi des larmes.
(*à Hélene.*)
Je veux voir votre époux.

HELENE *tremblante.*

Mon époux ! non, jamais
Il n'oſera...

DOLMON pere.

Qu'il vienne, & ſoyez ſans alarmes.
Qu'il vienne, je le veux.

(*Hélene rentre dans la maiſon.*)

SCENE XIV.

DOLMON pere, LUCETTE, PAULINE.

PAULINE.

NOus ferez-vous l'honneur
D'aſſiſter à la noce ?

DOLMON pere.

Oui, ſi l'on m'y convie.
En ſerez-vous bien aiſe ?

LUCETTE.

Ah ! j'en ſerai ravie.
Que vous êtes aimable ! Entendez-vous, ma ſœur ?

DOLMON pere.

Vous m'aimerez donc bien ?

LUCETTE.

Ah ! de tout notre cœur.

TRIO.

PAULINE & LUCETTE.

Venez, venez vivre avec nous ;
C'eſt ici que l'on s'aime.

DOLMON pere.

Oui, je viendrai vivre en paix avec vous.

PAULINE & LUCETTE.

C'eſt un plaiſir ſi doux,
Que d'aimer qui nous aime !

DOLMON pere.

Oui, je viendrai le goûter avec vous,
Ce plaiſir pur, ce bien ſuprême.

PAULINE & LUCETTE.

Venez, venez vivre avec nous.

DOLMON pere.

Oui, je viendrai vivre avec vous.

PAULINE.

Mon pere a ſi bon cœur !

LUCETTE.

Et ma mere !

PAULINE.

Et Bazile.

ENSEMBLE.

Dans cet aſyle,
Tout eſt tranquille ;
Jamais de bruit, jamais d'humeur ;
N'ayez pas peur,
Tout eſt tranquille.

DOLMON pere.

Calme enchanteur,
Où tout inſpire,
Où tout reſpire
La paix du cœur !

PAULINE & LUCETTE.

Oui, tout reſpire
Tout nous inſpire
La paix du cœur.

Venez, &c.

DOLMON pere.

Les jolis enfans !... Quelle joie !...
Mais, hélas ! le Ciel ne l'envoie

Qu'à ces pauvres gens-là, qui n'ont pas d'autre bien?
Ah! je donnerois tout le mien...

PAULINE.

Vous vous plaignez?

LUCETTE.

Ma sœur, avec nous il s'ennuie.

PAULINE.

Avez-vous du chagrin?

(Elles lui baisent les mains.)

DOLMON pere.

Que vous m'attendrissez!
Mes enfans!... vous me caressez!

LUCETTE.

Je vois couler vos pleurs! Ah! que je les essuie.

(Avec son tablier, elle veut essuyer les pleurs de Dolmon.)

DOLMON pere.

Ce qui se passe en moi ne peut se concevoir.
Je sens un plaisir à les voir!
J'éprouve un charme à les entendre!
C'est en vain que je m'en défends;
Je n'éprouvai jamais de sentiment si tendre.

(Il les embrasse.)

SCENE DERNIERE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, SYLVAIN, HELENE, BAZILE.

SYLVAIN.

Ciel ! que vois-je ? mon pere embraſſe mes enfans !

DOLMON pere.

Dieu ! mon fils !

SYLVAIN.

A vos pieds vous voyez ce rebelle.
Ma femme & mes enfans, tombez à ſes genoux.

DOLMON pere, *tendrement.*

Ah ! malheureux !

HELENE.

Je ſuis la ſeule criminelle.

DOLMON pere.

Quoi ! c'eſt là ta femme ?

SYLVAIN.

Oui, c'eſt elle.
Puniſſez le pere & l'époux ;
Pardonnez aux enfans, à l'épouſe fidelle ;
Ils ſont innocens.

DOLMON pere.

Levez-vous.
(*Embraſſant ſon fils.*)
De quinze ans de chagrin voilà donc la vengeance !

SYLVAIN.

Ah ! mon pere.

DOLMON pere.

Je cede, & je ſens qu'avec vous
Mon cœur étoit d'intelligence.

SYLVAIN.

Ce n'eſt pas tout : j'ai pour amis